

JANUSZ JAWORSKI

LA GUILDE DU SAVOIR



TOME I : LES GARDIENS DE LA RAISON



Éditions du
Bouquier

JANUSZ JAWORSKI

LA GUILDE DU SAVOIR



TOME I : LES GARDIENS DE LA RAISON



Éditions du
Bouclier

COLLECTION
HALLEBARDE



LA GUILDE DU SAVOIR

Tome 1 : Les Gardiens de la Raison

JANUSZ JAWORSKI



Éditions du
Bouclier

ISBN

978-2-925006-06-0

978-2-925006-07-7 (ensemble)

978-2-925006-09-1 (EPUB)

Illustration

Sergei Sarichev

Image de collection « Hallebarde »

Magalie Chen Laberge

Montage de couverture

Alizés Communication

Grille graphique

Alizés Communication et [Studio C1C4](#)

Mise en pages et adaptation numérique

[Studio C1C4](#)

Experts-conseils

Eric Racine

Gabriel Lavoie

Révision linguistique

Nathalie Boivin

Distributeur exclusif pour le Canada

Messageries ADP

www.messageries-adp.com

Éditions du Bouclier

CP 8447 Chicoutimi Racine

Chicoutimi (Québec) G7H 5C2

418-376-3043

www.editionsdubouclier.com

Dépôt légal

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2020.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2020.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés. © Éditions du Bouclier

À Rachel, pour tout.

1

DISPARITIONS

« Aucun mystère ne résiste à celui qui l’approche avec la raison. »

Recueil du Savoir, prélude, verset 2.

La pénombre était tombée sur le village depuis plusieurs heures déjà. Le forgeron, l’apothicaire, le tanneur et presque tous les autres commerçants du village avaient fermé leurs établissements. Seuls quelques lieux à caractère plus nocturne, comme la taverne ou la maison de passe, étaient encore ouverts à Kvarl à cette heure tardive. La neige qui n’avait cessé de tomber depuis le coucher du soleil commençait déjà à recouvrir les traces de tous les mouvements que le village avait connus durant la journée. L’allée impériale, seule route pavée du village, traversant celui-ci du nord au sud, était complètement déserte. La palissade de bois qui séparait Kvarl des plaines de neige et de glace qui s’étendaient à perte de vue aux alentours subissait les attaques de bourrasques glaciales. Un souffle sinistre se faisait entendre, comme si le vent tentait de conter quelque sombre histoire qui s’était déroulée dans la pénombre. À proximité de la grande porte donnant sur le nord, une tour d’observation en pierre surplombait la palissade. Au sommet de cette tour se tenait un homme.

L'homme était tellement immobile que si ses cheveux noirs n'avaient pas flotté au vent, on aurait pu le prendre pour une statue. L'aigle argenté brodé sur son épaisse cape en fourrure indiquait qu'il s'agissait d'un membre de l'armée impériale. Le médaillon qu'il portait autour du cou, quant à lui, signifiait à quiconque s'y connaissait le moins en symboles militaires qu'il possédait le rang de capitaine. Son visage était crispé, ses deux poings fermés et son regard fixé sur l'obscurité qui s'étendait à l'extérieur du village.

— Capitaine Damian ! l'interpella une voix au pied de la tour. Vous devriez descendre si vous ne voulez pas mourir de froid.

Trop absorbé par ses pensées et ses inquiétudes, le capitaine Damian n'avait jusque-là pas réalisé avec quelle violence le froid le mordait. Maintenant qu'il y pensait, il sentit les brûlures glaciales sur son visage et les menus éclats de givre qui s'étaient formés dans sa barbe impeccablement taillée. Il n'avait presque plus de sensations dans les pieds et ses cuisses lui firent penser à deux gros blocs de glace, comme ceux que l'on utilisait pour congeler le gibier. Il était de toute évidence dangereux de rester là-haut plus longtemps. Le climat glacial du Verkenard était réputé pour sa nature impitoyable envers ceux qui ne le considéraient pas avec assez de prudence. L'image de la main du tavernier local se forma dans son esprit. Cette main, qui ne possédait que trois doigts, était pour beaucoup ici un rappel de ce que le froid pouvait infliger aux inconscients. Damian chassa cette image aussitôt. Avec difficulté, il ordonna à ses doigts engourdis par le froid de se déplier à l'intérieur de ses épais gants de cuir. Soulagé de voir que tous bougeaient, le capitaine joignit ses mains et frotta vigoureusement afin de se réchauffer. Puis, il saisit son heaume, qu'il avait déposé à ses pieds quelques heures auparavant, avant de lancer un dernier regard plein de souci et de chagrin à l'obscurité. Enfin, il entreprit de

descendre de la tour. En ramenant son épée contre son corps, afin qu'elle ne heurte pas les murs, le capitaine s'engouffra dans l'escalier en colimaçon.

— Avez-vous vu quelque chose, capitaine ? lui demanda son sergent au pied de la tour.

Pour toute réponse, le capitaine Damian secoua légèrement la tête en posant un regard empreint de tristesse sur son subordonné. Ce dernier déglutit avant de reprendre la parole :

— Quels sont vos ordres, capitaine ? questionna le sergent dont la voix ne parvenait pas à masquer son effroi.

— Va informer la garnison que la patrouille n'est pas revenue, répondit Damian après quelques instants d'hésitation. Annonce aussi aux hommes qu'aucune patrouille ne sortira du village jusqu'à nouvel ordre. Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais je ne veux plus...

— Capitaine, la porte sud ! le coupa le sergent en pointant quelque chose par-dessus l'épaule de son supérieur.

Damian tourna immédiatement la tête dans la direction qu'indiquait son sergent. Une lueur d'espoir brilla dans son regard lorsqu'il aperçut la petite flamme qui dansait au loin dans l'obscurité. Tout comme la porte nord, la porte sud était surplombée d'une tourelle de surveillance. La flamme que le capitaine voyait à cet instant était celle d'une torche que quelqu'un agitait depuis cette tourelle. Il existait un assez grand nombre de signaux qu'une sentinelle pouvait faire à l'aide d'une torche. Certains étaient complexes et parfois difficiles à distinguer les uns des autres. Celui-ci, cependant, ne pouvait être confondu avec aucun autre. Un cercle répété de manière continue ne pouvait signifier qu'une seule chose : on ouvrait la porte. Le cœur du capitaine s'emballa dans sa poitrine.

— Pensez-vous que c'est la patrouille, capitaine ? demanda le sergent en posant des yeux remplis d'espoir sur son supérieur.

— Peut-être... dans tous les cas, je l'espère. Allons voir, Giron !

Ignorant la tempête, ils s'engagèrent sur l'allée impériale en direction du sud, sans jamais quitter des yeux la flamme qui dansait toujours au loin. Après quelques dizaines de pas, Giron prit à nouveau la parole :

— Capitaine, je ne veux pas porter le mauvais sort, mais pourquoi une patrouille couvrant le secteur nord reviendrait-elle par la porte sud ?

— Je ne sais pas, répondit le capitaine, dont le visage s'était refermé quelque peu suite à cette question. Peut-être qu'ils se sont perdus en revenant vers le village et ont erré au sud avant de retrouver leur chemin.

— C'est possible, en effet, capitaine.

L'officier n'était pas certain de croire lui-même à cette explication, mais il se défendait d'arrêter d'espérer un possible retour de sa patrouille. Quelques pas plus loin, un bruit se fit cependant entendre, plongeant à nouveau les deux hommes dans le désespoir. Les sabots d'un cheval au galop résonnaient sur les pavés de l'allée impériale. Damian se figea, imité aussitôt par Giron. Ce n'était pas la patrouille. Les patrouilles d'infanterie se faisaient, par définition, à pied. La personne qui était entrée à cette heure devait être un messager impérial.

— C'est un foutu messager ! soupira le capitaine qui, cette fois, paraissait profondément résigné. Ils n'ont rien de mieux à faire que de venir porter leurs stupides courriers en pleine nuit ?

— Voulez-vous que j'aille à l'office des messagers vérifier le contenu de ce qu'il apporte ?

— Non, ce n'est pas nécessaire, Giron. Nous le saurons demain et de toute façon, tu sais très bien ce qu'il y a d'habitude dans le courrier qui arrive ici. Les lettres de proches pour notre régiment, d'autres pour le préfet d'imbéciles qui ne veulent pas payer leurs taxes et quelques brasseurs qui tentent de convaincre le tavernier d'acheter leur bière.

— De toute façon, la bière à la taverne a toujours goût de pisse, capitaine.

Ce commentaire arracha un léger sourire au capitaine malgré son désespoir. Il était vrai que la bière locale n'était en rien comparable à celles qui se faisaient dans les parties civilisées de l'Empire. Soudain, Damian regagna tout son sérieux quand il réalisa que le bruit des sabots se rapprochait de plus en plus. Or, l'office des messagers se trouvait à peu près au centre du village sur l'allée impériale. Le cavalier aurait déjà dû l'atteindre et s'y arrêter. Rien ne justifiait qu'un messager impérial s'aventure aussi loin vers le nord de Kvarl, surtout sans être passé à l'office auparavant. Ce n'était peut-être pas un messager après tout.

— Il vient par ici, murmura Giron qui était de toute évidence arrivé à la même conclusion puisqu'il avait posé la main sur la garde de son épée, avait empoigné son bouclier et était venu se placer quelques pas devant son capitaine.

L'instant d'après, le cavalier émergea enfin de la pénombre et s'arrêta net à quelques pas des deux hommes. Il portait bien la tunique grise des messagers impériaux, même si celle-ci était à peine visible sous une épaisse cape noire. Ses yeux se posèrent tour à tour sur les deux militaires, puis il tenta de leur adresser la parole, mais Giron l'interpella le premier :

— Tu n'es pas autorisé à circuler dans le village avant d'être passé par ton office, tu devrais le savoir, messager, tonna-t-il de sa voix grave qui parvenait à peine à dominer le souffle du vent. Va immédiatement y remettre ce que tu apportes ou tu seras accusé de distribution illégale de courrier et de complot contre l'Empire !

— Mais mon courrier est pour...

— Par les Profondeurs ! Je me fous à quel imbécile tu apportes tes lettres ! C'est la loi ! Tu vas faire demi-tour immédiatement et filer à ton

office avant que je te botte le cul ! lui cria le sergent qui commençait à perdre patience.

— Écoutez-moi... C'est pour...

— Tu l'auras voulu, s'écria Giron en dégainant son épée et en s'avançant de manière menaçante vers le cavalier.

— ...LE CAPITAINE DAMIAN FAILLE ! hurla le messager depuis son cheval.

L'expression sur le visage de Giron passa de l'agressivité à l'étonnement, puis quelques instants plus tard à la culpabilité. De toute évidence, il regrettait ses paroles. Il posa aussitôt un regard plein de remords sur son capitaine. Celui-ci lui fit un léger signe de la tête pour l'assurer qu'il ne lui tiendrait pas rigueur de ce qui venait de se passer.

— C'est moi, lâcha simplement Damian en s'approchant du messager.

— Je vous assure que je ne voulais rien faire d'illégal, commença ce dernier avec un soupçon de panique dans la voix. Je connais la loi et je sais que le courrier doit passer par l'office afin d'être approuvé. Mais comme ce courrier était pour vous et que vos hommes à la porte sud m'ont dit que vous étiez à proximité de la porte nord, j'ai pensé que vos soldats n'avaient pas besoin de...

— Tu as bien fait, messager, l'interrompit Damian. Donne-moi la lettre et file à l'office y déposer le reste du courrier, si tu en as. Tu ne seras pas accusé de quoi que ce soit.

Le messager s'exécuta aussitôt, tendant un parchemin scellé à Damian, puis il fit repartir son cheval haletant, au trot, le long de l'allée impériale. Le capitaine enfouit la lettre sous sa cape en fourrure. Il était hors de question qu'il enlève ses gants ici afin de l'ouvrir, le froid était beaucoup trop violent. De plus, l'endroit s'avérait beaucoup trop sombre et ne se prêtait guère à la lecture. Néanmoins, la principale raison pour laquelle

Damian ne voulait pas lire sa lettre immédiatement était la présence de Giron. La loyauté du sergent ne faisait aucun doute, mais Damian devinait que la lettre devait provenir de ses supérieurs. Au vu du contenu de son dernier rapport, il n'allait certainement pas être couvert de louanges. Il était prêt à assumer ses responsabilités devant sa hiérarchie, mais tenait à conserver une image respectable devant ses hommes. Être seul pour lire le courrier et subir le courroux qu'il contenait était de ce fait très important à ses yeux. Avant de s'adresser à Giron afin de le congédier, Damian jeta un dernier regard vers la tour sud. L'espoir d'y voir apparaître un nouveau signal annonçant l'ouverture de la porte brûlait en lui, mais aucune flamme ne vint danser dans la pénombre. Son cœur sombra dans sa poitrine et son visage se renfrogna à l'évidence que ses hommes ne rentreraient jamais.

— Va aux baraquements, Giron, ordonna le capitaine. N'oublie pas d'informer les hommes de ma décision.

— Plus aucune patrouille ne doit quitter Kvarl jusqu'à nouvel ordre.

— Exactement. Merci, Giron.

Après avoir rabattu le capuchon de sa cape sur son visage, le sergent d'infanterie impériale tourna les talons et partit vers les baraquements. Le capitaine le vit discrètement dessiner une arche imaginaire dans l'air avec son doigt, puis passer en dessous avant de poursuivre sa route.

— Oui, nous allons en avoir besoin, de la protection divine, murmura le capitaine pour lui-même.



Désormais seul, Damian se dirigea d'un bon pas vers la tour sur laquelle il avait passé la grande majorité de la soirée. Tenant son bras devant son

visage afin de se protéger des rafales glaciales, il atteignit sa destination assez vite. À quelques pas de l'escalier en colimaçon menant au sommet de la tour se trouvait une porte. Celle-ci donnait accès à une petite pièce qui servait principalement d'entrepôt. Damian souleva le loquet et s'engouffra à l'intérieur. À tâtons dans l'obscurité, il trouva une lampe à huile sur une étagère près de la porte. Il l'empoigna et sortit l'allumer à l'aide d'une torche fixée à l'entrée de l'escalier de la tour avant de revenir dans la pièce. Une fois bien installé sur le sol, à la faible lueur de la lampe, le capitaine retira ses épais gants et se frotta vigoureusement les mains. Puis, il retira doucement le parchemin de sous sa cape. Sans surprise, il aperçut le sceau de l'armée impériale apposé soigneusement sur la cire : un aigle majestueusement perché sur une épée. Il le brisa et découvrit un message écrit d'une belle écriture régulière et soignée.

Cher capitaine Damian Faille,

Je suis profondément attristé par la disparition de vos hommes. J'ai pris connaissance de votre dernier rapport et ai décidé de deux choses dont je vous informe par cette lettre.

Tout d'abord, nous allons écourter votre séjour ainsi que celui de vos hommes dans le Verkenard. Une autre compagnie d'infanterie viendra prendre votre place durant la troisième semaine du mois de Valeur. Soyez donc prêts à partir d'ici là. La compagnie qui vous relèvera vous fournira vos ordres de marche.

Par ailleurs, j'ai trouvé vos observations et vos commentaires au sujet de ces disparitions très intéressants. Je partage votre sentiment, tout ceci est pour le moins étrange. De toute évidence, Kvarl a besoin d'aide. Une délégation Xeda sera par conséquent envoyée pour percer le mystère entourant les disparitions de vos hommes. Je ne sais pas combien de temps

il leur faudra pour envoyer les bonnes personnes, je ne sais donc pas s'ils arriveront avant ou après votre départ. S'ils arrivent pendant que vous êtes encore en poste à Kvarl, je vous demande de leur offrir votre pleine collaboration pour le bien de l'Empire.

*En attendant, faites le nécessaire pour limiter les pertes dans vos rangs.
Que l'Éternel vous protège,*

*Arland d'Airvaillant,
Commandant des Veilleurs
Haut Général de l'Armée Impériale*

C'était comme si le peu de chaleur conféré à Damian par la lampe à huile brûlant au-dessus de sa tête avait disparu. Il relut le parchemin à trois reprises, sa main tremblant un peu plus à chaque lecture. Une peur profonde se mélangeait aux nombreuses questions qui assaillaient son esprit. Pourquoi le Haut Général lui écrivait-il en personne ? Pourquoi ses ordres ne venaient-ils pas, comme d'ordinaire, d'un quelconque commandant des armées ? Et surtout, par les Profondeurs, pourquoi des Xeda ? Des messagers de la Mort Noire en personne ! Comme s'il n'avait pas déjà assez de problèmes ! Tout ceci n'avait aucun sens...

Désormais dans un état de confusion encore plus grand qu'auparavant, Damian se redressa soudainement. Après avoir roulé le parchemin d'un geste vif, enfilé ses gants et rabattu le capuchon de sa cape sur son visage, il s'élança d'un bon pas vers la porte, puis vers le sud du village. Des deux côtés de l'allée impériale se dressaient des rangées de petites maisons en bois, collées les unes aux autres pour mieux conserver la chaleur. Un toit triangulaire très raide, afin que la neige tombe plus facilement, trônait au sommet de chaque maison. Le capitaine songea qu'il n'aimerait pas vivre dans l'une de ces petites habitations aux allures austères. Il avait même

l'impression que si les maisons étaient pourvues d'une volonté propre, elles n'hésiteraient pas à s'effondrer sur lui. Tout dans la région du Verkenard semblait hostile au militaire impérial qu'il était.

Même s'il se trouvait à l'intérieur de la palissade, le capitaine Damian Faille avançait avec prudence, l'œil attentif et la main prête à dégainer ; telle était l'ambiance sinistre qui régnait depuis plusieurs semaines dans le village. Alors qu'il passait devant l'office des messagers, des pas résonnèrent dans l'une des ruelles derrière lui. D'un mouvement vif mais parfaitement contrôlé, le capitaine fit face au nouvel arrivant tout en rapprochant sa main droite de sa hanche gauche où pendait son épée.

— Du calme, capitaine, dit l'homme qui venait de faire son apparition sur l'allée impériale. Ce n'est que moi.

L'homme était plutôt petit, gras et très pâle. Ses traits durs et ses yeux inquisiteurs exprimaient une sévérité certaine. Pas un seul cheveu ne se dressait sur son crâne. On aurait pu penser qu'il était chauve, mais le capitaine Damian savait parfaitement que tous les prêtres se rasaient impeccablement la tête presque quotidiennement par souci de pureté. Les nuances d'orange vif de la robe du prêtre, qui dépassait de sous sa cape en fourrure, contrastaient incroyablement avec les tons ternes que présentait le village de Kvarl. L'homme n'était pas d'ici non plus et cela se voyait.

Damian aurait dû se détendre à la vue de l'homme d'Église ; en effet, celui-ci ne constituait aucunement un danger. Même que s'il l'avait croisé quelques heures plus tôt, le capitaine aurait probablement trouvé un certain réconfort auprès de lui. Mais à présent, il portait un courrier qui annonçait l'arrivée d'une bande de Xeda à Kvarl, quelque chose que le prêtre n'allait certainement pas accepter. Même si Damian n'était en aucun cas responsable de cette folie, il savait très bien quelle conclusion le prêtre allait tirer : l'armée, donc Damian, faisait venir des Xeda dans le Verkenard. Il se

mettrait à hurler à l'hérésie et à la trahison envers l'Éternel, puis il proférerait des menaces liées à une nouvelle Mort Noire. Autant de choses que le capitaine n'avait nul besoin d'entendre en ce moment. Cependant, mentir à un représentant du Sanctuaire était presque aussi grave que de mentir à l'Éternel lui-même. Comme il était impensable d'en arriver jusque-là, la meilleure solution était d'éviter toute discussion avec l'homme d'Église. Le capitaine exécuta donc un rapide salut de la tête, puis commença à se retourner afin de poursuivre sa route.

— Vous n'avez rien vu ? reprit le prêtre avant que Damian n'ait pu lui tourner le dos. Depuis votre tour, vous n'avez rien vu ?

— Non, rien du tout, mon guide, répondit le capitaine en s'immobilisant et en tentant de masquer au mieux son malaise.

— Alors ? Qu'allez-vous faire, capitaine ?

C'était exactement la question que Damian redoutait. Mentir était hors de question, mais garder pour soi une partie de la vérité semblait acceptable ; ce fut du moins la conclusion mesurée à laquelle parvint le capitaine à cet instant.

— Plus aucune patrouille ne sortira de Kvarl, mon guide, c'est trop dangereux et je ne veux plus mettre mes hommes en danger, répondit lentement le capitaine en s'efforçant de maîtriser sa voix.

— Et les habitants, les voyageurs, les travailleurs de la mine, les commerçants, qui va les protéger dans ce cas ? s'exclama le prêtre de sa voix sévère.

— Aucun d'entre eux n'a disparu, mon guide. Les habitants du village sont libres de circuler à l'extérieur à leur guise, mes soldats, eux...

— Mais vous et vos soldats devez nous protéger ! le coupa le prêtre. Comment vos hommes vont-ils assurer notre sécurité s'ils se terrent derrière la palissade ?

— En ce moment, les villageois se sentent justement plus en sécurité quand ils sont loin de mes hommes, vous le savez bien.

— Vous ne croyez quand même pas à ces imbécilités païennes ! s'écria le guide dont le visage avait abandonné toute pâleur pour devenir soudainement écarlate. C'est de l'hérésie ! Comment osez-vous ? Je vous pensais plus...

— Je n'ai jamais dit que j'y croyais, reprit calmement Damian. Je vous explique simplement, mon guide, que les habitants de Kvarl préfèrent éviter la présence de mes hommes à l'extérieur du village. Et pour tout vous dire, je ferais sans doute la même chose à leur place.

Le prêtre considéra les dernières paroles du capitaine en se calmant peu à peu. Son visage retrouva graduellement sa pâleur sinistre. Après quelques instants, il reprit la discussion sur un ton beaucoup plus posé :

— Je vous ai déjà fait part de mes inquiétudes au sujet de toute cette histoire, capitaine. Si vous ne pouvez pas assurer l'ordre, il serait peut-être judicieux de faire appel à quelqu'un qui saura le faire.

— La situation n'est plus entre mes mains, mon guide. Après avoir lu mes derniers rapports, mes supérieurs ont décidé de prendre des mesures à mon encontre. Mes hommes et moi quitterons bientôt le Verkenard et serons remplacés par une nouvelle compagnie qui sera stationnée ici. Mais à présent, je vais devoir vous laisser, mon guide. Je dois me rendre au Cœur afin de m'entretenir avec le préfet.

Le guide de Kvarl approuva d'un léger hochement de tête. Il s'approcha du capitaine et, tout en posant sa main gauche sur l'épaule de celui-ci, dessina une arche imaginaire au-dessus de lui avec l'index de sa main droite.

— Que la protection de l'Éternel vous accompagne, murmura-t-il. Je prierai pour vous et vos hommes.

— Merci, mon guide, répondit le capitaine dans un murmure. Je prierai pour le village, même lorsque je serai rentré à Casame.

Sur ces mots, Damian tourna les talons et repartit le long de l'allée impériale. La discussion avec le guide de Kvarl n'avait pas été aussi difficile que ce qu'il avait redouté. Il n'avait pas eu à mentir et le prêtre ne s'était guère intéressé aux ordres de ses supérieurs. Le capitaine se promit de prier pour que les Xeda n'arrivent à Kvarl qu'après son propre départ. Ainsi, ce serait son successeur qui devrait affronter le courroux du prêtre. Mais surtout, cela éviterait à Damian d'avoir à côtoyer ces dégénérés, ce qu'il souhaitait de tout cœur. *Par les Profondeurs, depuis quand le Haut Général est-il devenu fou ? songea-t-il en continuant son chemin. Pourquoi fait-il confiance à cette secte d'illuminés ? Comment ces hommes n'ayant pas plus de sens moral que des animaux vont-ils bien pouvoir aider l'armée ? La Mort Noire n'a-t-elle pas fait assez de ravages dans l'Empire ? Quelle inconscience de tolérer ainsi ceux qui l'ont provoquée ! Une corde bien nouée et une chute courte avec un arrêt brutal, voilà tout ce qu'ils méritent. Au lieu de cela, on les tolère ! Et voilà que le Haut Général lui-même, un homme tellement respecté, le combattant légendaire de l'Empire, fait cet affront à l'Éternel en les invitant dans cette région conquise en son nom !*

— Par pitié, Protecteur Éternel, murmura le capitaine en faisant le geste de l'arche de protection. Pardonnez-nous, protégez-nous, guidez-nous.

2

LES TROIS CAVALIERS

« L'homme qui aspire au passage vers les Cités Éternelles n'a jamais tué ses semblables. »

Le Chemin, cinquième condition de l'Éternel.

Pendant ce temps, à plusieurs centaines de lieues au sud du Verkenard, en plein cœur des terres impériales, dans la forêt de Chantebois, trois cavaliers avançaient lentement sur un étroit chemin de terre. Les arbres qui bordaient ce chemin accentuaient l'obscurité de la nuit en bloquant l'éclat de la lune de leurs imposantes silhouettes. Soudain, un hibou hulula avant de s'envoler d'une branche quelque part à leur droite. Les trois hommes, vêtus de longues robes noires dont le capuchon masquait en grande partie leur visage, ne lui accordèrent aucune importance. Dans un silence de plomb, ils poursuivirent leur chemin.

Celui qui chevauchait en tête était de taille moyenne, mince et musclé. Une fine barbe argentée courait sur son visage à l'expression naturellement aimable. Son cou était protégé du vent par une écharpe d'un rouge foncé rappelant la couleur d'un bon vin. Retenue par des lanières de cuir, une arbalète étrange trônait dans son dos. Cette arme ne ressemblait en rien à celles qu'on pouvait apercevoir entre les mains des soldats de l'armée impériale ou encore de certains chasseurs. L'arbalète que cet homme portait

était beaucoup plus longue, plus fine, plus élégante et richement décorée au niveau de la crosse. De plus, un curieux tube en cuivre était fixé au-dessus de la détente. Dans sa main droite, l'homme tenait une seconde arbalète, de même facture que celle qu'il avait sur le dos, mais beaucoup plus petite et plus légère. Cette dernière ne possédait pas de tube de cuivre, mais était en revanche munie d'un levier d'armement et sa crosse était courbée de manière à épouser la forme de l'avant-bras de son porteur. À sa ceinture, on pouvait également distinguer un carquois de cuir particulièrement longiligne ainsi qu'une dague à lame fine. L'homme ouvrait la route sereinement en jetant de temps à autre de rapides coups d'œil dans différentes directions.

Contrairement à son compagnon, l'homme qui chevauchait au centre de cet étrange cortège était petit, mais incroyablement trapu. Les plis de sa longue robe noire laissaient deviner une musculature hors du commun. Son visage était traversé par une longue cicatrice qui prenait naissance au-dessus de son œil gauche et s'étendait jusqu'à la joue opposée en passant sur son nez aplati. Taillé comme un ours, il portait sur son dos une arme qui convenait parfaitement à son gabarit, un lourd marteau de guerre muni d'une redoutable pointe à son extrémité. Les décorations sur le manche indiquaient clairement que cette arme était l'œuvre du même armurier qui avait conçu les arbalètes de son camarade. Comme si son immense marteau ne le rendait pas suffisamment effrayant, l'homme portait un long poignard accroché à la ceinture. Une écharpe d'un gris foncé, comme un ciel orageux, couvrait son cou massif. Se tenant parfaitement droit sur sa monture, l'homme se retournait régulièrement pour surveiller un grand sac fixé à sa selle.

L'homme qui fermait la marche était quant à lui affalé sur son cheval et se contentait de lever légèrement la tête de temps à autre pour redresser la

trajectoire de sa monture. Sa posture courbée lui donnait un aspect mou et le faisait paraître plus petit qu'il ne l'était réellement. Sous son capuchon, on pouvait apercevoir un nez aquilin encadré de fines rides et des joues creuses couvertes d'une irrégulière barbe naissante qui lui donnait un aspect fortement négligé. Une écharpe d'un jaune très pâle reposait nonchalamment sur ses épaules. À sa ceinture pendait une épée à une main dans un fourreau étrangement large. Les ornements du pommeau, de la poignée et de la garde n'étaient pas sans rappeler ceux qui embellissaient les armes de ses compagnons. Cet individu avait tout l'air de s'ennuyer profondément, se contentant de suivre les deux autres.

Les trois cavaliers de noir vêtus avançaient silencieusement à travers la forêt quand soudain, un cri strident déchira la nuit. Aucun des cavaliers ne parut le moins surpris ; ils n'accordèrent en fait pas plus d'importance à ce hurlement qu'ils n'en avaient accordé au hibou qui s'était envolé quelques instants auparavant. Aussitôt, un second cri se fit entendre. Cette fois, le vieux cavalier portant l'arbalète se tourna vers celui qui ressemblait à un ours. Ce dernier se tourna vers le sac ; c'était de là que provenaient les cris.

— Evard, s'il ne la ferme pas, je l'égorge sur-le-champ, s'exclama le dernier de la file d'une voix traînante et pleine de lassitude. Ça ne fera que la moitié de la prime, mais je préfère encore ça que de devoir supporter ses beuglements jusqu'à Rimont.

L'homme au marteau acquiesça, puis il administra une vigoureuse secousse au sac à l'aide de son bras droit. Les hurlements cessèrent aussitôt.

— Hé, ferme-la ou je t'assomme encore une fois ! menaçait-il le contenu du sac avant de se tourner vers le cavalier en tête du cortège. C'est bon, Vilmard, on peut y aller, je suis sûr qu'il va bien se tenir pour le reste de la route.

— Nous sommes presque arrivés de toute façon, répondit le dénommé Vilmard.

En effet, très peu de temps après, les trois cavaliers aperçurent, au détour du sentier, les lumières d'un village. Ils s'y dirigèrent aussitôt, sans pour autant faire accélérer le pas à leur monture. Ils entrèrent ainsi en silence dans le village de Rimont, qui avait été leur destination depuis le début de l'après-midi. À cette heure tardive, l'allée impériale qui traversait le hameau était presque déserte. Dans un premier temps, ils ne croisèrent qu'un chien, qui s'enfuit immédiatement à leur vue. Quelques dizaines de pas plus loin, Vilmard remarqua une vieille femme qui les observait depuis une fenêtre à l'étage de sa maison. Dès qu'il tourna légèrement la tête dans sa direction, celle-ci ferma brusquement les volets, une expression effrayée sur le visage. *Rien de bien surprenant dans ce trou perdu au milieu de la forêt*, songea-t-il en continuant sa route. Les trois hommes savaient bien que tout ce qu'ils étaient et tout ce qu'ils représentaient serait haï et méprisé ici. Pas grand-chose n'était éveillé à Rimont.

En passant devant la scierie, la forge et bon nombre d'habitations, les trois cavaliers sentirent qu'ils étaient épiés. Mais chaque fois, les observateurs disparaissaient dès qu'ils étaient repérés. Lorsque les trois hommes passèrent devant le temple, orné de ses nombreuses arches, Evard eut un hoquet de dégoût. Un bien triste spectacle s'offrait à eux : une petite potence était installée là, de manière à être bien visible depuis la route. Sur la poutre horizontale, une dizaine de chats horriblement mutilés étaient pendus. Certains avaient des pattes brisées formant d'horribles angles, d'autres avaient la tête arrachée et l'un d'entre eux avait clairement été brûlé.

— Et après, ils vont dire que c'est nous qui n'avons pas de sens moral, commenta tristement le cavalier à l'impressionnante musculature. Pauvres

bêtes !



La mairie était un bâtiment imposant en comparaison des modestes demeures que l'on pouvait apercevoir à Rimont. Sous son toit arrondi, on pouvait distinguer de la lumière à une fenêtre. Le maire était donc là et il était éveillé, puisque généralement le dernier étage de ces constructions était réservé aux appartements personnels du dirigeant local. Les trois cavaliers descendirent de leur monture et les attachèrent devant le bâtiment.

— Tiens, ma brave Tempête, chuchota le vieil arbalétrier en sortant une petite galette d'avoine. Reste là sagement, je vais revenir bientôt...

— C'est un cheval, lâcha soudainement son compagnon aux joues creuses sur un ton empli d'agacement. Il ne te comprend pas, pas plus que tu ne comprends ses hennissements.

Ce commentaire fut ignoré par l'homme à l'arbalète, celui-ci laissant tranquillement son cheval manger dans sa main. Le dénommé Evard souleva le sac et le déposa sur l'une de ses robustes épaules. Vilmard remarqua alors plusieurs parchemins accrochés sur le mur de la mairie à quelques pas de la porte d'entrée. Il s'approcha, puis en lut rapidement plusieurs avant de tomber sur celui qu'il voulait.

Recherché : Frolin l'Invisible

Recherché pour vol, fraude et usurpation à l'encontre de l'Empire.

Quiconque le capturera vivant sera récompensé de soixante écus.

Quiconque rapportera son cadavre sera récompensé de trente écus.

Suivait ensuite une brève description de l'individu, une liste de ses nombreux méfaits et finalement, tout en bas du parchemin, le sceau du maire de Rimont marqué dans de la cire. Lentement et soigneusement, Vilmard décrocha le parchemin et l'enfouit dans un pli de sa longue robe noire.

— On ne sait jamais, nous pourrions en avoir besoin, lança-t-il à ses compagnons tout en se dirigeant vers l'entrée. Allons-y.

Après avoir frappé à l'aide du marteau de porte en forme de gueule de loup, ils attendirent qu'on vienne leur ouvrir. Le jeune garde qui fit son apparition dans l'entrebâillement parut paniqué en voyant les trois capuches noires et tenta immédiatement de refermer la porte.

— Calme-toi, nous venons chercher une prime, s'exclama Vilmard en coinçant son pied dans l'embrasure de la porte. Nous montons voir le maire, nous prenons nos écus et nous repartons. Tu comprends ?

Le garde scruta les trois hommes, puis écarquilla légèrement les yeux en voyant l'imposante carrure d'Evard. Il obtempéra aussitôt et les fit monter à l'étage où il frappa à la porte des appartements du maire avant de redescendre à toute vitesse. Durant sa course dans l'escalier, il dessina frénétiquement et à plusieurs reprises une arche dans les airs avec l'index de sa main droite. Les trois visiteurs profitèrent de cette courte attente pour retirer leur capuchon, dévoilant ainsi leur visage.

Un homme d'une quarantaine d'années vêtu d'un élégant pourpoint rouge en lin vint leur ouvrir. Ce devait être le maire de Rimont. Dès qu'il aperçut ses visiteurs nocturnes, il fit un bond en arrière avant de se figer avec une expression mélangeant effroi et dégoût sur son visage.

— Bonsoir, monsieur le maire, commença Vilmard en affichant un grand sourire amical. Nous sommes...

— Je sais très bien ce que vous êtes ! Que faites-vous à Rimont ? Qu'est-ce que vous me voulez ? aboya sèchement le maire. Gardes ! Gardes ! Oh non, je ne resterai pas un instant seul avec des Xeda !

Après qu'un vacarme se fit entendre dans une pièce attenante, quatre gardes armés de glaives et de petits boucliers ronds firent irruption dans la pièce par une porte et vinrent se placer derrière le maire. Ils avaient beau tenter d'afficher des airs dominants et intimidateurs, tous les quatre donnaient l'impression de petits chiots terrorisés que l'on poussait dans la tanière du loup.

— Comme je disais, poursuivit Vilmard en s'avancant davantage dans la pièce, suivi de ses deux camarades, nous sommes des Gardiens de la Raison, membres de la Guilde du Savoir. Je me nomme Vilmard et voici mes compagnons Evard et Odral.

Le maire haussa légèrement les sourcils à ces paroles, mais ne dit rien. Il attendait de toute évidence que ses visiteurs poursuivent leurs explications. Son regard se promena entre les trois hommes et s'attarda sur l'étrange symbole brodé sur leur poitrine, ce qui lui arracha immédiatement une grimace de dégoût. Finalement, il posa ses yeux sur l'imposant sac posé sur l'épaule de l'un d'entre eux.

— Evard, s'il te plaît, montre à monsieur le maire ce que nous lui apportons, demanda Vilmard.

Le Xeda trapu posa le sac sur le plancher, l'ouvrit, puis recula de quelques pas en posant sa main sur le manche de son poignard. Le visage horrifié d'un jeune homme aux longs cheveux châains apparut dans l'ouverture. Avec difficulté, il parvint à sortir ses épaules, puis il s'extirpa entièrement du sac et se redressa en position assise. Ses mains étaient attachées dans son dos.

— Qui est-ce ? s'informa le maire, qui n'avait pas l'air d'apprécier qu'un homme ligoté soit sorti d'un sac au milieu de ses appartements.

— Il s'agit du très recherché voleur Frolin, dit « *l'Invisible* », répondit aussitôt Vilmard de sa voix aimable. Celui-là même pour lequel vous offrez soixante écus, si je ne me trompe.

— Et comment puis-je être sûr que c'est bien lui ? demanda le maire après avoir observé quelques instants l'individu sur le sol. Ce n'est peut-être qu'un jeune homme innocent que vous avez attrapé, ligoté et mis dans un sac.

— Voyons, monsieur le maire, pour qui nous prenez-vous ? Nous ne ferions jamais cela à une personne innocente, rétorqua immédiatement Vilmard. Premièrement, vous devez savoir que c'est lui, puisqu'il correspond à la description qu'ont donnée les rares témoins à l'avoir aperçu. De plus, si vous la lui demandez, je suis sûr qu'il vous confirmera son identité. Je pense qu'il préfère être sous votre responsabilité que sous la nôtre. Et finalement, Frolin « *l'Invisible* » n'est-il pas entre autres recherché pour le vol de la bague de cérémonie du guide de Rimont ?

En prononçant ces derniers mots, le Xeda à la barbe argentée sortit un petit objet des replis de sa robe et le mit bien en évidence au creux de sa main. Il s'agissait d'une bague dorée, présentant trois cavités d'où des pierres précieuses semblaient avoir été arrachées. Vilmard la lança ensuite au maire afin qu'il puisse l'examiner de plus près.

— Remarque que le nom de ton guide est gravé à l'intérieur, avant de nous accuser de l'avoir volée à un autre prêtre pour te tromper, fit la voix lasse, mais pleine de sarcasme d'Odral. Et maintenant, si ça ne te dérange pas, nous voudrions la prime promise pour sa capture.

À la pâle lumière d'une lampe à huile, le maire de Rimont examina la bague durant quelques instants. Les trois visiteurs se tenaient à quelques pas

de lui. Evard demeurait immobile, sa main droite prête à dégainer son poignard, fixant sans relâche le voleur ligoté de ses grands yeux bruns. Odral était quant à lui adossé au mur près de la porte, le regard posé sur ses propres pieds. Finalement, Vilmard se tenait bien droit en souriant au centre de la pièce, attendant patiemment que le maire finisse son inspection du bijou qu'il venait de lui lancer.

— Il n'y a pas de doute possible, c'est bien la bonne bague, admit le maire après avoir retourné l'objet plusieurs fois entre ses doigts. Et c'est en effet très probablement le bon criminel. Je voudrais bien vous payer, mais comprenez le problème...

— Tout problème a une solution, intervint Vilmard. Je suis sûr que nous pourrons en trouver une.

— En fait, la moitié de la récompense provient du fond alloué à la sécurité de Rimont, ça, je peux vous le donner, surtout si ça peut vous faire repartir plus vite, reprit le maire. L'autre moitié provient en revanche directement du temple, elle m'a été confiée par notre guide et je ne peux pas décemment vous la donner. De l'argent de l'Église entre vos mains, ça paraît impossible. Je suis sûr que vous comprenez. Donc, c'est trente écus ou c'est rien.

— Trente écus est la somme offerte pour cet homme, mais mort, siffla Odral, qui venait de redresser la tête.

— Oui, et alors ?

— Alors, je vais te le saigner au milieu de ton plancher et nous repartirons avec les trente écus que nous méritons. C'est ainsi que tu veux que justice soit rendue sur ton territoire ? C'est la réputation que tu veux donner à ton patelin puant ?

Une expression d'horreur était apparue simultanément sur les visages de Frolin et du maire. Ce dernier recula même de quelques pas, comme frappé

de plein fouet par la cruauté des propos de son interlocuteur. Le voleur s'agita également et commença à se tortiller pour se sortir de ses liens, mais une main posée sur son épaule par l'imposant Evard lui rendit aussitôt son immobilité.

— Ce serait une possibilité, reprit l'agréable voix de Vilmard, qui se voulait le plus rassurant possible. Mais nous n'aimerions pas en arriver là. Nous connaissons la loi, monsieur le maire. Un avis de recherche est une offre que l'on ne peut rétracter. Qu'il soit émis par un maire, par un prêtre ou même par l'Empereur n'a aucune espèce d'importance. Évidemment, si vous préférez ne pas payer pour ne pas offenser votre guide, nous comprenons. N'oubliez cependant pas que nous sommes en possession du criminel et d'un exemplaire de l'avis de recherche.

En prononçant ces mots, le vieil arbalétrier sortit le parchemin qu'il avait décroché, le montra au maire et le fit disparaître aussitôt dans un repli de sa longue robe noire.

— Nous reviendrons tout simplement avec un magistrat de la Cour du Peuple dans quelques jours, poursuivit-il. Et vous savez que s'il tranche en notre faveur, vous nous devrez dix fois la somme que vous nous devez déjà. Donc, en ce qui nous concerne, cet arrangement nous va très bien.

— Je n'aurai qu'à dire que vous n'êtes jamais venus ici. Que vous avez monté cette histoire de toutes pièces en espérant empocher dix fois la prime. Quel magistrat accordera plus d'importance à la parole de gens comme vous qu'à celle d'un maire ? s'exclama le dirigeant de Rimont en affichant un sourire mauvais.

— Nous avons prévu cette éventualité, monsieur le maire, répondit calmement Vilmard. C'est pourquoi, depuis notre arrivée dans vos appartements, nous avons mémorisé la couleur des murs, tous les meubles, la disposition des poutres ainsi que bon nombre d'autres détails.

Évidemment, vous pourrez déclarer au magistrat que nous étions ici parce que vous nous aviez invités à prendre le thé, mais j'ai bien peur que cela n'affecte la crédibilité de votre version des faits.

— Le portrait de la vieille truie là-bas, facile à mémoriser, jamais vu quoi que ce soit d'aussi hideux, lâcha Odral avec un sourire en coin.

— C'est mon épouse ! s'écria le maire, qui venait de s'empourprer.

— Et tu penses que ça la rend moins hideuse ? répliqua Odral, qui semblait se délecter de cet échange.

— Et si je vous faisais simplement arrêter par la garde ? Ou si un accident malheureux vous arrivait ? tonna le maire en prenant un air supérieur. Il me suffit de souffler dans ce cor et une douzaine de mes fidèles gardes seront ici pour vous tailler en pièces ! Alors...

— Alors, vos hommes mourront, rétorqua calmement Vilmard en plantant un regard serein, mais plein de défi dans les yeux du maire.

Un silence de mort s'installa dans la pièce suite à ces paroles. Une hostilité mutuelle évidente flottait dans l'air malgré le calme affiché par le vieux Xeda. Son air rassurant avait cédé la place à une expression de détermination effrayante. Le maire referma ses doigts crispés sur son cor alors que les quatre gardes derrière lui se mirent à trembler.

— Et même si par accident, nous tombions ici, poursuivit Vilmard sans lâcher son interlocuteur des yeux, vous pensez bien que d'autres Gardiens de la Raison viendraient vous demander des comptes. Pensez-vous vraiment pouvoir dissimuler le meurtre de trois de ses membres à la Guilde du Savoir ? Voyons, monsieur le maire, réfléchissez un peu !

Les émotions se succédaient sur le visage du maire de manière très intéressante, alternant haine, peur et dégoût. Il ressemblait à un condamné à mort à qui on donnait le choix entre la potence et le pal. De toute évidence, il pesait le pour et le contre de chaque solution et aucune ne lui convenait.

Vilmard attendit quelques instants, puis voyant que le maire était toujours indécis, se résolut donc à l'aider un peu.

— Comme je vous disais, vous pouvez refuser de payer, cela nous va très bien puisque nous vous prendrons dix fois plus dans quelques jours. Vous pouvez commencer à rassembler notre argent. Au revoir, monsieur le maire. Evard, remets notre invité dans son sac.

Tournant les talons, Vilmard adressa un grand sourire à ses deux compagnons et fit un pas vers la porte. Exactement comme il l'avait prévu, la volonté du maire céda à cet instant précis. À contrecœur, ce dernier les pria de rester, puis courut dans la pièce voisine et revint avec une bourse en cuir qu'il tendit avec une certaine aversion au vieux Xeda. Après une très brève inspection, celui-ci estima que la bourse contenait bien soixante écus. Les trois Gardiens de la Raison attendirent que deux des gardes viennent s'emparer du prisonnier, puis ils quittèrent le bâtiment.

— Dix écus pour toi, Odral, lança joyeusement Vilmard en tendant une poignée de belles pièces d'argent à son camarade. Dix pour Evard, dix pour moi et trente pour la guilde. Vous voyez, ça ne s'est pas trop mal passé.



Après avoir laissé leurs chevaux à l'écurie, les trois hommes encapuchonnés se dirigèrent vers l'auberge nommée *La Fourmi Braisée*. C'était le garçon d'écurie qui leur avait indiqué le chemin à suivre pour s'y rendre. Les trois Gardiens de la Raison étaient toutefois conscients que son aide avait eu davantage pour but de se débarrasser au plus vite d'eux que de leur rendre service. Ayant chevauché depuis le début de l'après-midi, ils

avaient décidé de passer la nuit à Rimont avant de reprendre la route le lendemain.

Alors que les trois hommes traversaient lentement une petite place entourée d'habitations collées les unes aux autres, un groupe d'une dizaine d'individus apparut de l'autre côté de celle-ci. Une hostilité évidente émanait de ces nouveaux arrivants, même si dans l'obscurité, il était impossible de distinguer leur visage. Evard tendit immédiatement une main par-dessus son épaule gauche afin de saisir son imposant marteau de guerre, mais Vilmard l'arrêta d'un subtil geste de la main.

— Pas de sang. Nous ne voulons pas d'ennuis, lui souffla-t-il en poursuivant sa route.

Lorsque la distance séparant les deux groupes ne fut plus que de quelques pas, Vilmard s'immobilisa, aussitôt imité par ses deux compagnons. À cette distance, il distinguait beaucoup mieux les individus qui se trouvaient sur son chemin. Couverts de boue et de crasse, chaussés de sabots rustiques et vêtus d'habits usés, ce n'étaient pas des brigands. Il s'agissait d'honnêtes gens qui travaillaient durement pour faire vivre les leurs. *Ils ne sont pas là parce qu'ils sont mauvais, mais plutôt parce qu'ils sont mal guidés*, pensa Vilmard. Si la plupart étaient des adultes, certains, cependant, avaient encore des traits d'enfants, devant être âgés d'une quinzaine d'années tout au plus. Tous étaient armés de quelque objet plus ou moins dangereux qu'ils avaient trouvé. Ainsi, cinq d'entre eux tenaient des gourdins, trois étaient munis de fourches, un jeune garçon au menton allongé tenait un marteau alors que le dernier, un homme costaud au centre du groupe, possédant le même menton, brandissait une hache de bûcheron. Tous affichaient une expression de dégoût teinté de crainte, une expression que Vilmard ne connaissait que trop bien. Une profonde haine que seule la peur pouvait induire dans l'esprit des hommes émanait d'eux. La majorité

de la bande évitait de regarder le vieil arbalétrier dans les yeux, lâchant régulièrement des regards en coin à l'homme au menton allongé. Ce dernier était probablement l'instigateur de cet attroupement. *C'est surtout une marionnette*, pensa Vilmard. Donnant l'impression d'être animé par une malveillance profonde, l'homme ne baissait pas les yeux et soutenait le regard du vieux Xeda.

En général, lorsqu'une bagarre était sur le point d'éclater dans un village comme celui-ci, d'autant plus si c'était à seulement quelques centaines de pas de la mairie, des gardes intervenaient pour disperser l'altercation. Or, Vilmard savait très bien qu'aucun garde n'interviendrait. Il discernait des visages discrets aux fenêtres des demeures autour d'eux ; ces gens regardaient pour le voir souffrir et il le savait. Une confrontation était inévitable.

— Vous n'auriez jamais dû venir à Rimont, siffla l'homme à la hache de bûcheron. On aime pas les dérangés ici.

— Nous voulons juste dormir à l'auberge cette nuit, répondit calmement Vilmard. Nous repartirons demain matin à l'aube.

— Non, vous repartirez immédiatement, bande de fils de putain ! L'Éternel ne vous permet pas de rester ici ! Pas de Xeda à Rimont ! hurla l'homme en brandissant sa hache sous les acclamations de ses compagnons. Vous puez tellement qu'on vous laisserait même pas dormir à l'écurie avec vos chevaux ! Mais on sait que ça vous rendrait heureux, on dit que vous aimez ça, culbuter des animaux, bande de dégénérés !

Le groupe s'esclaffa et certains crièrent d'autres injures aux trois Gardiens de la Raison toujours immobiles. Leurs ricanements cessèrent cependant d'un seul coup quand Odral, suivi aussitôt par Evard, s'avança vers eux d'une démarche nonchalante, mais pourtant gracieuse, et vint se placer à une distance d'à peine un pas du bûcheron, posant sa main droite

sur le pommeau de son épée. Tous les autres hommes reculèrent et brandirent nerveusement leurs armes de fortune.

— Dégage de mon chemin, espèce de sent-la-pisse, ou je t'assure que c'est ton cadavre qui passera la nuit à l'écurie, menaça le Xeda dans un souffle.

Dans un premier temps, le bûcheron grimaça, puis il parut réfléchir quelques instants. Il regarda ses compagnons comme pour s'assurer qu'ils étaient encore là. Puis, sans crier gare, il abattit sa hache d'un puissant coup vertical visant la tête d'Odral. L'attaque aurait sans doute tué le Gardien de la Raison, d'autant plus que celui-ci n'avait pas esquissé le moindre geste pour se défendre. Evard, en revanche, avait anticipé le coup et était venu parer la lame de la hache avec son avant-bras. Le choc fut si violent que la hache fut arrachée des mains de son propriétaire et atterrit derrière lui. Le manche avait été brisé en deux alors que le bras d'Evard avait à peine tremblé. Les yeux du bûcheron s'écarquillèrent d'horreur ; l'homme en face de lui venait d'arrêter un coup de hache avec son bras ! De toute évidence, il n'était pas le seul à être atteint de stupeur, tous ses compagnons affichant désormais des expressions de terreur absolue. Un discret sourire en coin naquit sur les lèvres de Vilmard. Ce n'était pas la première fois qu'il vivait ce genre de scène, mais cela l'amusait chaque fois.

Avant que ses assaillants ne retrouvent leurs esprits, Odral, d'un geste aussi vif que précis, porta la main à son épée. Ce ne fut cependant pas le manche de celle-ci que ses doigts saisirent, mais plutôt un fin poignard dissimulé dans les ornements du fourreau. L'éclat de la lame jusque-là invisible brilla dans la nuit. D'un habile pas de côté, il se retrouva derrière son adversaire et lui pressa l'arme sous la gorge tout en lui tordant le bras droit de son autre main. Puis, d'une légère pression sur l'arrière de sa jambe avec son pied, il le fit tomber à genoux. Dans le même temps, Evard avait

libéré son marteau qu'il tenait désormais au bout de ses énormes bras, prêt à attaquer, et Vilmard avait pointé la plus petite de ses deux arbalètes en direction de leurs adversaires. Trois jeunes garçons et deux hommes d'âge mur s'enfuirent à toutes jambes. Le reste du groupe semblait trop pétrifié par la peur pour bouger.

— Alors ? Il est où votre Éternel maintenant, bande d'imbéciles ? s'écria Odral dont la voix n'avait plus aucune trace de lassitude. Vous venez nous agresser en son nom, et maintenant, où est-il ? Et votre lâche de guide qui vous a envoyés nous chasser pendant qu'il se terre dans son temple, où est-il ? Bande de sent-la-pisse imbéciles ! Vous vous complaisez dans votre ignorance et n'êtes rien d'autre que des marionnettes ! Le monde est ce qu'il est, pas ce qu'un charlatan chauve vous raconte qu'il est !

Foudroyant son auditoire stupéfait du regard, Odral baissa son arme et libéra le bûcheron. Celui-ci s'effondra face contre terre, couvert d'urine et tremblant comme une feuille.

— Tu ne mourras pas ce soir, poursuivit le Xeda aux joues creuses. Mais tu vas rentrer chez toi et tu vas réfléchir. Pourquoi ton Éternel t'a abandonné ce soir ? Qu'est-ce qui te donne le droit de me juger et de me condamner ? En quoi suis-je différent de toi ? Tu vas y réfléchir, tu comprends ? Vous aussi ! ajouta-t-il à l'intention des hommes encore présents. Et vous aussi ! cria-t-il finalement en balayant du regard les nombreuses fenêtres sombres derrière lesquelles se cachaient des visages terrifiés.

Lentement et d'un pas craintif, le jeune garçon au long menton vint aider le bûcheron, qui devait être son père, à se relever. Il le soutint sur son épaule et ils repartirent dans la direction par laquelle ils étaient arrivés. Aussitôt, le reste du groupe se dispersa également. Une fois que les

villageois se furent tous éloignés, les trois Xeda purent enfin rejoindre l'auberge.



— Merde, il pleut, voilà qui va rendre le voyage agréable ! s'exclama Evard en montant en selle.

— Arrête de te plaindre, répliqua aussitôt Vilmard. Ce soir, si tout va bien, tu dormiras au chaud dans ton lit, sans avoir besoin de garder une main sur ton marteau.

— Ce n'est pas toi qui chevauches avec le Dera Irel. Je t'assure que ce n'est pas très confortable.

— Pas confortable, mais pratique, n'est-ce pas, Odral ?

L'intéressé se contenta de hocher la tête, le regard perdu devant lui. Vilmard côtoyait Odral depuis assez longtemps pour savoir qu'il n'était pas en train de les ignorer par irrespect. S'il ne répondait pas, c'était tout simplement que la discussion ne l'intéressait pas.

— Ceci dit, ce que tu as fait était dangereux, tu ne devrais pas en faire une habitude, commenta Vilmard.

— Je savais qu'Evard interviendrait, assura paisiblement Odral.

— Tu sais que j'aurais pu trébucher, ou mal positionner mon bras, ou tout simplement ne pas être assez rapide, intervint Evard.

— Je savais que tu serais assez rapide, répondit Odral, paraissant légèrement agacé.

Les deux autres cessèrent aussitôt de l'importuner avec leurs questions et éperonnèrent doucement leur monture. Les trois cavaliers quittèrent donc Rimont par le seul chemin qui permettait de sortir du village et de rejoindre

la grande route vers l'est en traversant la forêt de Chantebois. Ils bavardaient de choses et d'autres, quoique comme à son habitude, Odral ne participait que très peu à la conversation. Affalé sur sa selle, il se contentait de suivre ses camarades. La pluie de plus en plus forte ralentissait quelque peu leur progression puisqu'elle transformait le chemin de terre en une longue flaque de boue dans laquelle les chevaux s'embourbaient.

Soudain, Vilmard entendit un bruit dans un buisson à leur droite. Avant qu'il n'ait pu esquisser le moindre geste, une flèche en jaillit en direction du groupe. Instinctivement, sans même regarder où la flèche s'était échouée, Vilmard dégaina sa petite arbalète aussi vite qu'il le pouvait. Il distingua alors une silhouette tenant un arc dans le boisé. La distance le séparant de sa cible était de trente pas tout au plus, une proie facile pour le tireur expérimenté qu'il était. Dès que la corde claqua, libérant le carreau, il sut que son tir ferait mouche. Le carreau atteignit sa cible dans l'œil et celle-ci s'effondra. Le vieux Xeda actionna le levier d'armement qui tendit aussitôt la corde et plaça un second carreau dans la rainure. Prêt à tirer, Vilmard scruta attentivement la forêt, mais il semblait ne pas y avoir d'autre danger.

Ce fut alors que Vilmard entendit un gémissement. Se tournant vers ses compagnons, il vit où la flèche s'était logée. Evard, qui donnait pourtant l'impression d'être fait d'acier, se tordait de douleur sur sa selle, la flèche profondément enfoncée dans son épaule. Odral, quant à lui, avait habilement glissé latéralement sur sa selle afin d'être protégé par le corps de son cheval. Vilmard s'approcha sans attendre d'Evard afin de lui venir en aide.

— Odral ! Va vite regarder dans son carquois si c'est une flèche à ailerons ou non. Je veux savoir si je peux la retirer ici ou s'il faudra un chirurgien, cria Vilmard.

Le Xeda aux joues creuses approcha prudemment sa monture du cadavre et après quelques secondes d'observation, mit pied à terre et se pencha sur celui-ci.

— Celles dans le carquois n'en ont pas, lança Odral.

Le vieux cavalier empoigna l'un des sacs accrochés à sa selle et en sortit un bandage ainsi qu'une petite bouteille pleine d'un liquide transparent. D'un regard, il demanda le consentement de son compagnon blessé, lequel hocha la tête. Meticuleusement, Vilmard retira la flèche, désinfecta la plaie, puis la pansa. Il immobilisa finalement l'énorme bras d'Evard en l'attachant à son torse. Ce dernier était devenu très pâle et avait beaucoup de mal à masquer sa douleur.

— Odral, on y va ! cria-t-il à son compagnon qui était toujours agenouillé près du cadavre. Qu'est-ce que tu fabriques ?

À son grand étonnement, Odral se redressa en riant de vive voix. *Qu'est-ce qu'il a encore fait ?* se demanda le vieux Xeda avant de s'approcher. Ce fut avec une certaine tristesse qu'il reconnut l'individu auquel il venait d'ôter la vie : il s'agissait du jeune garçon au menton allongé présent la veille devant l'auberge. Comme s'il était capable de lire ses pensées, Odral lâcha un commentaire à cet instant même :

— Celui-là n'a pas réfléchi hier soir, il l'a mérité.

En observant davantage la scène, Vilmard remarqua ce qui devait faire rire son compagnon. Celui-ci avait retiré le carreau de l'œil du cadavre du jeune garçon et le tenait dans sa main. Il l'avait cependant remplacé par l'une des flèches qu'il avait trouvées dans le carquois du mort.

— Tu comprends ? demanda Odral en s'esclaffant de manière dérangeante. Quand ils trouveront le corps, ils penseront qu'il s'est tiré dans l'œil. C'est un accident de chasse plutôt spectaculaire !

— Odral, personne ne va penser ça.

— Je sais, mais ça me fait rire de penser...

— Allons-y, il ne faudrait pas que quelqu'un nous trouve à proximité de ce cadavre. Ici, personne ne se laissera convaincre que c'est lui qui nous a attaqués, et je n'ai pas envie de m'expliquer avec des gardes.

— Mais c'est un accident de chasse ! continua Odral en riant de plus belle. On leur expliquera qu'il...

— Odral ! Evard a besoin de soins ! On y va !

Comme s'il était soudain revenu à la réalité, le Xeda aux joues creuses cessa de rire et se remit immédiatement en selle. Les trois cavaliers partirent au trot en direction de la grande route vers l'est, laissant Rimont et le cadavre du jeune garçon derrière eux.

3

LA PROMESSE

« La raison est la seule voie. »

Recueil du Savoir, prélude, verset 1.

*Je quitte l'obscurité de l'ignorance,
je m'engage sur la voie du savoir.*

Ainsi se termine mon errance et avec elle l'éternel désespoir.

Je choisis la raison pour alliée, mon esprit comme monture,

*Mes compagnons comme bouclier
et notre fraternité pour armure.*

Les trois voix se turent simultanément, plongeant la vaste salle souterraine dans le silence le plus profond. Tous les regards étaient posés sur les trois silhouettes encapuchonnées qui se tenaient à genoux au milieu des flammes. Un sentiment solennel émanait des épais murs de pierre centenaires qui coupaient les occupants de la pièce du reste du monde. Le plafond se dressait si haut qu'il était impossible de le distinguer à la faible lueur des torches, donnant une dimension infinie à l'événement qui se déroulait en contrebas. Une estrade courait le long des murs, à quelques

coudées du sol, faisant le tour de la pièce et constituant une tribune depuis laquelle on pouvait en observer le centre.

Debout derrière le parapet de cette estrade, Vilmard se tenait parmi l'assemblée composée de plus d'une centaine de personnes. Comme lui, tous ces gens étaient vêtus de longues robes noires finement ornées ; seules les écharpes de diverses couleurs qu'ils portaient autour du cou les différenciaient. À la gauche de l'arbalétrier à la barbe argentée se tenait Odral, appuyé mollement contre le parapet, le regard également posé sur les trois silhouettes au centre du cercle de torches. La manière dont celui-ci avait été disposé faisait en sorte que tout le monde voyait les trois individus agenouillés, alors qu'eux ne pouvaient que deviner la présence de l'assistance, ce qui s'avérait profondément intimidant. Même si cela faisait désormais très longtemps, Vilmard se souvenait de son passage au centre de cette salle comme s'il s'était déroulé la veille. Une cérémonie de la Promesse était un moment inoubliable pour tout membre de la Guilde du Savoir.

Des bruits de pas brisèrent soudain le silence. Un grand homme âgé se déplaçait lentement le long de l'estrade. Il la traversa jusqu'à un petit escalier qui permettait de descendre au centre de la pièce. De longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules légèrement voûtées par le poids des années. Ses yeux, quant à eux, dégageaient l'impression d'une sagesse insondable, comme si les réponses à toutes les questions du monde flottaient dans leur profondeur. Son visage n'était pas sans rappeler celui d'un loup, pas d'un loup solitaire cependant, plutôt celui d'un vieux loup à la tête d'une puissante meute, un loup guidant les siens non pas par la peur qu'il leur inspire, mais par le respect qu'il impose. Il était suivi de deux autres individus qui, comme lui, portaient des écharpes d'un blanc pur autour du cou. Il s'agissait d'un homme beaucoup plus petit, au nez tordu,

ainsi que d'une menue femme d'un âge avancé qui se déplaçait péniblement à l'aide d'une canne. Tous trois entrèrent dans le cercle de lumière et vinrent se placer à quelques pas des silhouettes encapuchonnées.

— Révélez-vous, ordonna le grand homme à l'écharpe blanche d'une voix grave et puissante qui emplit toute la salle.

Immédiatement, les trois individus agenouillés retirèrent leur capuche et dévoilèrent leur visage à la foule rassemblée sur l'estrade. De là où il se trouvait, Vilmard put clairement apercevoir les trois jeunes gens. La silhouette la plus proche de lui se révéla être une menue jeune fille brune, d'une vingtaine d'années tout au plus. Les deux autres étaient des garçons à peine sortis de l'adolescence. Le premier, plutôt maigre, avait une fine barbe et des cheveux roux lisses. La tête du second était pour sa part couverte de boucles brunes et reposait sur un large cou musclé qui laissait deviner de puissantes épaules sous sa robe. Même à genoux, il dépassait les deux autres d'au moins une tête.

Après quelques instants silencieux durant lesquels toute l'assemblée put dévisager les trois jeunes agenouillés, l'homme aux longs cheveux blancs emplit à nouveau la salle de sa voix grave et profonde :

— Jeunes gens, vous vous apprêtez à prendre la décision la plus importante de votre existence. Vous êtes sur le point de consacrer votre vie à la défense du plus bel idéal qui puisse exister. Néanmoins, vous savez ce que cela implique en cette sombre période de notre histoire. La décision que vous prenez ne vous offrira pas une vie facile. Vous serez à jamais haïs et méprisés par cette société noyée dans l'ignorance. Il serait compréhensible de ne pas vouloir faire un tel sacrifice. De ce fait, si vous le désirez, vous pouvez vous redresser maintenant et quitter Fort-la-Raison. Personne ne vous arrêtera. Personne ne vous en voudra.

Durant le court instant de silence qui suivit, aucun des jeunes gens ne bougea. Tous trois restèrent parfaitement immobiles, le reflet des flammes dansant sur leurs visages emplis de détermination. L'homme aux longs cheveux blancs afficha un sourire bienveillant et poursuivit :

— Il m'attriste toujours de constater que nous vivons à une époque où les plus brillants esprits de notre société doivent passer plus de temps à combattre des délires obscurantistes qu'à cultiver le savoir. Néanmoins, je suis ravi d'avoir trois nouveaux alliés pour combattre à mes côtés, ajouta-t-il avec un léger sourire. Il faut que vous compreniez quelque chose de très important. Même si vous êtes les plus jeunes dans cette salle, même si vous êtes sans doute profondément intimidés et même si vous nous considérez, nous, les plus anciens, comme des modèles à suivre, vous êtes, tous les trois, les personnes les plus importantes dans cette salle aujourd'hui. Dans de nombreuses années, lorsque le temps nous aura tous emportés, tout ce que nous savons, tout ce que nous sommes subsistera à travers vous, et à travers les nombreux autres membres que vous aurez accueillis d'ici là. La Guilde du Savoir, toutes ses connaissances et tous ses accomplissements perdureront grâce à vous. Puis, un jour, lorsque le temps vous emportera à votre tour, ce que nous sommes aujourd'hui et ce que vous serez alors subsistera à travers les plus jeunes que vous aurez amenés sur la voie de la raison. Ceci est le cycle du savoir.

Sur ces mots, le grand homme à l'écharpe blanche recula de quelques pas. Puis, d'un geste, il invita le petit homme au nez tordu se tenant derrière lui à prendre sa place. Ce dernier s'approcha aussitôt et s'adressa aux trois jeunes gens agenouillés.

— Croyez-vous qu'à chaque problème, il existe une solution ? interrogea-t-il.

— Et à chaque question, une réponse, répondirent les trois voix à l'unisson.

— Acceptez-vous de toujours partager votre savoir et de le mettre au service de la guilde ?

— Tout ce que nous savons et tout ce que nous sommes.

— Acceptez-vous de tout sacrifier pour le savoir ?

— Tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

Le vieil arbalétrier sentit une légère vibration de la rambarde sur laquelle ses mains étaient posées. Lançant un rapide coup d'œil à sa gauche, il s'aperçut qu'Odral tremblait. Vilmard posa aussitôt une main rassurante sur son épaule. Au centre de la salle, le petit homme à l'écharpe blanche afficha une mine satisfaite, puis s'effaça en reculant de quelques pas, laissant place à la femme âgée qui s'était tenue silencieuse jusque-là. Celle-ci avança péniblement, puis prit la parole d'une voix faible et éteinte qui aurait été imperceptible si la salle n'avait pas baigné dans le silence le plus parfait.

— Êtes-vous prêts à consacrer votre vie au savoir ?

— Jusqu'à notre dernier souffle, déclarèrent les trois jeunes d'une seule voix.

— Accepterez-vous qu'on vous dise ce que vous devez croire ?

— Jamais.

— Quel sera votre ultime but ?

— La recherche de la vérité, qu'elle nous plaise ou non.

À son tour, la vénérable dame à l'écharpe blanche afficha un large sourire, puis recula aussi lentement qu'elle s'était avancée. Son collègue au visage lupin revint à l'avant du groupe et s'adressa à nouveau aux trois jeunes :

— Souhaitez-vous devenir des Gardiens de la Raison ?

— Jusqu'à la fin de nos vies.

— Promettez-vous de consacrer votre existence à combattre l'obscurantisme ?

— Nous le promettons, pour le retour des Temps de Raison.

— La raison...

— Est la seule voie, terminèrent les trois jeunes agenouillés.

— Alors, vous êtes prêts ! s'exclama l'homme à l'écharpe blanche.

Un frisson parcourut l'échine de Vilmard. Quelque quarante ans plus tôt, il s'était tenu agenouillé au même endroit et avait prononcé les mêmes mots que ces jeunes gens. Ce n'était évidemment pas le Grand Maître Ravil qui l'avait déclaré prêt ; en fait, Ravil avait été ce jour-là agenouillé à ses côtés. En y repensant, Vilmard promena son regard sur l'assemblée réunie sur l'estrade circulaire. Il se rendit compte, avec une certaine nostalgie, que très peu de ceux qui l'avaient accueilli dans la guilde étaient encore présents. Le poids des mots que le Grand Maître Ravil avait prononcés un peu plus tôt lui comprima la poitrine. Tout cela était tellement vrai. Le cycle du savoir était bien réel et il en faisait partie. Il avait contribué à la formation de la plupart des gens présents dans la salle d'une manière ou d'une autre, en général en leur répétant ce que d'autres avaient pris la peine de lui enseigner. Évidemment, il avait entendu Ravil prononcer ces mots, ou du moins de très semblables, à plusieurs reprises. Mais jusqu'ici, cela ne l'avait jamais autant touché. C'était probablement le fait de ne plus être si jeune qui l'amenait à y accorder plus d'importance aujourd'hui. Que laisserait-il derrière lui, une fois parti ? Son héritage allait-il perdurer ? Aurait-il pu faire mieux ou faire plus ? Aurait-il le temps de connaître les Temps de Raison ? Trois jeunes gens venaient grossir les rangs de la Guilde du Savoir, trois occasions de plus de transmettre quelque chose qui en valait la peine.

Faisant danser les replis de sa longue robe noire, le Grand Maître Ravil se tourna vers la femme à l'écharpe blanche qui se tenait quelques pas derrière lui. Celle-ci lui tendit trois écharpes noires soigneusement pliées. Cérémonieusement, le Grand Maître les prit, puis se tourna à nouveau vers les trois jeunes qui venaient de prononcer leur Promesse.

— Novices, vous n'êtes plus, prononça-t-il en entrant lentement dans le cercle de lumière.

Méticuleusement, le vieil homme déposa et noua une écharpe noire autour du cou de chacun des trois jeunes agenouillés devant lui. À plusieurs reprises, il ajusta la manière dont les écharpes tombaient sur leurs épaules. De toute évidence, il voulait que tout soit parfait. Quand il parut enfin satisfait de ce qu'il voyait, ce qui prit un certain temps, il recula, quitta le cercle de lumière et reprit la parole :

— Larianne, fille de Darmin et de Guenerine, au nom de la Guilde du Savoir, je t'octroie le titre de Xeda Irin. Que la raison te guide aujourd'hui et pour le restant de ta vie.

Une forte vague d'applaudissements provenant de l'assemblée suivit cette annonce. Même Odral s'était redressé afin de signifier son respect. Lorsque le silence tomba à nouveau, le Grand Maître poursuivit :

— Gabian, fils du Savoir, s'exclama-t-il à l'attention du garçon roux, au nom de la Guilde du Savoir, je t'octroie le titre de Xeda Irin. Que la raison te guide aujourd'hui et pour le restant de ta vie.

Une fois la nouvelle vague d'applaudissements terminée, le Grand Maître se tourna vers l'imposant garçon aux cheveux bouclés.

— Edric, fils du Savoir, au nom de la Guilde du Savoir, je t'octroie le titre de Xeda Irin. Que la raison te guide aujourd'hui et pour le restant de ta vie.

Durant les applaudissements, le Grand Maître Ravil se tourna vers l'homme au nez tordu qui l'accompagnait. Celui-ci sortit d'un grand sac en toile trois somptueuses torches en acier richement ornées et les tendit à son collègue. Une fois le silence revenu, la voix de ce dernier résonna à nouveau entre les murs de pierres.

— Vous, s'exclama-t-il en balayant l'assemblée d'un geste de la main. Promettez-vous de guider ces trois jeunes gens sur la voie de la raison ?

— Jusqu'à ce qu'ils nous dépassent et nous guident à leur tour, répondit toute la salle en chœur.

— Levez-vous, Xeda Irin, commanda cérémonieusement le Grand Maître. Et maintenant, éclairez-nous, ajouta-t-il en leur tendant les torches en acier. Que ce soit la première, mais surtout pas la dernière fois.

Les trois torches d'acier s'enflammèrent au contact de celles formant le cercle de lumière. Leurs porteurs se séparèrent. Tous se dirigèrent néanmoins vers l'estrade qui courait le long des murs. Une fois arrivés à son pied, tous trois levèrent leur torche au bout de leurs bras. Les trois flammes dansèrent quelques instants dans l'obscurité avant de donner naissance à de nouveaux feux, qui à leur tour en allumèrent d'autres. Très vite, une rangée de torches enflammées apparut tout le tour de l'estrade, éclairant ainsi l'ensemble de l'assemblée. Tous les visages étaient souriants, heureux d'accueillir de nouveaux membres à part entière dans la Guilde du Savoir. Vilmard souriait également, mais maintenant que la pièce baignait dans la lumière, ses yeux perçants se mirent à balayer l'assistance. Comme il s'en était douté durant la cérémonie, Evard n'était visible nulle part. Cela faisait désormais deux jours qu'ils étaient revenus de leur périple à Rimont. Cela faisait donc désormais deux jours qu'Evard était entre les mains des soigneurs de la guilde. Le matin même, lorsque Vilmard lui avait rendu visite, il avait trouvé son compagnon et ami particulièrement faible et

défait. Les soigneurs avaient soulagé la douleur, mais pour contrôler une infection qui aurait pu être fatale, ils avaient été contraints d'élargir la blessure causée par la flèche et de laver l'articulation de l'intérieur à l'aide d'eau bouillie salée. Evard récupérait de cette lourde intervention, mais les soigneurs étaient pessimistes en ce qui concernait la mobilité de son épaule. Plusieurs tendons et ligaments avaient été sectionnés et il était quasiment certain qu'il ne serait jamais plus capable de lever son bras, encore moins de manier son énorme marteau de guerre. L'homme pourtant taillé comme un ours avait semblé si fragile en répétant ceci à Vilmard que celui-ci se sentit coupable d'être présent à la cérémonie de la Promesse au lieu de soutenir son ami en ce moment si difficile, d'autant plus que Vilmard se considérait profondément responsable. Si seulement il avait aperçu le jeune garçon et son arc avant que celui-ci ne tire... C'était son devoir et il avait échoué. Il se promit d'aller voir son ami aussitôt la cérémonie terminée.

— La lumière nous permet de lire, d'observer, de comprendre, reprit le Grand Maître Ravil de sa voix profonde. Le geste que vous venez de poser est hautement symbolique, car il représente la vie qui s'offre à vous désormais. L'Empire est aujourd'hui plongé dans les ténèbres et il sera de votre devoir de l'éclairer peu à peu jusqu'à ce que tous puissent profiter de la lumière. Nombreux seront ceux qui tenteront de vous en empêcher, certains par malice, d'autres par simple ignorance. Mais chaque fois que la raison triomphera sur le fanatisme, l'intelligence sur la stupidité, le savoir sur l'ignorance, vous aurez posé une pierre dans l'édifice que sera un jour l'Empire éclairé. Si vous êtes aujourd'hui ici devant nous, c'est que nous vous avons longtemps observés et étudiés. Vous êtes tous les trois des individus uniques ; surtout, restez qui vous êtes. Continuez à réfléchir par vous-mêmes et apportez chacun à votre façon tout ce que vous pouvez à la

gilde. Je suis convaincu, le plus sincèrement du monde, que nous venons aujourd'hui de gagner trois atouts précieux pour l'avenir.

La passion du Grand Maître Ravil fut accueillie par une longue salve d'applaudissements ainsi que par de nombreux signes d'approbation. Ensuite, l'assemblée s'anima ; certains se dirigèrent vers la grande porte, d'autres restèrent à bavarder pendant que d'autres encore s'approchèrent des trois nouveaux Xeda Irin afin de les féliciter. Se frayant un chemin jusqu'à la porte, Vilmard quitta la salle d'un pas rapide.